

MAISON DE L'AGENDA DE MÈRE

Le Nouveau Principe de Centralisation

Cette première particule vivante à la frontière de la matière inanimée, il y a peut-être quatre milliards d'années, elle n'avait pas encore de mémoire, sinon celle qui la reliait dans ses atomes au premier nuage d'hydrogène : elle vibrait, palpitait, s'étendait pour absorber et grandir, comme le noyau pour absorber ses électrons, comme les galaxies pour entraîner d'autres galaxies et le soleil d'autres planètes; déjà, elle était en quête de sa totalité universelle, comme si rien ne pouvait être sans être tout, comme s'il y avait une grande mémoire totale au fond : faim ou amour. Un tourbillonnement d'être sur soi-même pour englober de plus en plus d'être et d'espace, et combler une première unité dissoute dans une explosion de joie ou d'amour, ou de quoi que ce soit que l'on puisse mettre en équation mais jamais dans sa poche. Un mouvement infinitésimal qui a créé ses propres lois par ses habitudes peu à peu et par les conditions de son milieu, une première mémoire pour vivre et répéter l'habitude utile ou fructueuse : un premier enroulement habituel qui allait bientôt faire un cocon trépidant et mortel d'où il faudrait bien sortir pour mourir et grandir encore. C'était la première trame : une habitude coagulée. C'est la même que Mère allait rencontrer, mais infiniment compliquée et solidifiée par l'habitude mentale humaine — en somme, au «bout» de l'évolution, il s'agissait de savoir si l'on pouvait sortir du cocon sans en mourir et si l'on pouvait rejoindre cette totalité universelle imprimée dans nos atomes sans perdre le petit individu laborieusement formé à travers les milliards d'années et de peines : être à la fois le point et le tout.

Or, cette habituelle coagulation humaine que nous appelons le mental physique était « si intimement liée à l'amalgame du corps et à sa forme présente, disait Mère, que quand j'essayais de m'en débarrasser, cela produisait l'évanouissement. » On s'éparpille dans le cosmos. Il fallait donc trouver un nouveau principe de coagulation ou de centralisation qui ne soit plus la répétition mécanique de l'habitude humaine : quand l'habitude se défait, l'homme se défait. C'est le cocon mortel de toutes les espèces : la trame. Mère avait vu clairement le problème :

La mort est la décentralisation de la conscience contenue dans les cellules du corps. Les cellules qui constituent le corps sont tenues en forme par une centralisation de la conscience qui est en elles, et tant que cette puissance de concentration est là, le corps ne peut pas mourir. C'est seulement quand la puissance de concentration disparaît que les cellules s'éparpillent. Alors le

corps meurt. Le tout premier pas vers l'immortalité est donc de remplacer la centralisation mécanique par une centralisation volontaire.

Et puisqu'il n'y a plus de volonté mentale intellectuelle, ni de volonté émotive, ni de volonté sensorielle — toutes les vieilles habitudes ont été larguées

au cours de la traversée des couches —, il faut donc que ce soit une volonté cellulaire... mais une volonté cellulaire qui ne repose plus sur la mécanique de l'habitude — c'est justement notre cocon mortel —, qui reposera sur quoi ?

Au cours de l'«apprentissage cellulaire», les cellules avaient bien appris peu à peu et douloureusement qu'une «goutte de ça» peut tout guérir; elles avaient appris à appeler «ça», comme le noyau «apprend», peut-être, à happer son électron. Mais une cellule, c'est très mécanique, même dans sa volonté primaire : cela a besoin de répéter et répéter — et de fait, cela répète immémorialement toutes les sottises de l'espèce humaine après d'autres. Il fallait donc trouver une autre sorte de mécanique non-emprisonnante qui ne tisse pas autour de la cellule un nouveau cocon mortel, et qui

pourtant lui donne la cohésion ou la centralisation voulue.

Mère a trouvé un moyen. Un moyen simple, si simple qu'il est à la portée de tout le monde — avec Mère, c'est toujours très simple. Le moyen n'est pas nouveau, il est même très ancien, mais il est nouveau dans son application. C'est ce qu'en Inde, on appelle le mantra. C'est le seul moyen «mécanique» que Mère ait jamais utilisé.

Toute chose, animée ou inanimée, est douée d'une vibration qui lui est propre : un caillou, le feu, un virus, l'eau, le radium, n'importe quoi. C'est la vibration de la force habituelle qui constitue cet « objet », sa fréquence ou sa longueur d'onde particulière tel le quasar là-bas aux confins de l'univers.

C'est le réseau ou la trame vibratoire qui enferme cet objet et lui donne une forme précise. Qui dit vibration, dit son, même s'il est inaudible pour nous.

Or, il existe une très vieille science des sons en Inde, une science qui connaît toute la gamme vibratoire depuis l'objet le plus matériel jusqu'à l'état de conscience le plus haut (car un état de conscience a une vibration aussi, comme la colère ou la joie ou l'odeur d'une plante ou n'importe : tous les états

possibles ont une vibration particulière ou un son). Cette science, généralement très mal utilisée, peut donc servir, par l'émission du «son», à reproduire l'objet : il y a un son du feu, un son de l'eau, un son de la colère,

un son de la béatitude suprême. Et les adeptes de cette science se servent le plus souvent de leur connaissance à des fins grossières et lucratives — magiques — sur lesquelles nous n'avons pas besoin d'insister. Mais il existe aussi des sons qui ont le pouvoir d'évoquer des états de conscience (les poètes le savent), et si l'on peut semer la colère chez quelqu'un, on peut aussi y

semer autre chose. L'amour a un son aussi — peut-être même est-ce le son de l'univers. Ce son, quel qu'il soit, c'est ce que l'on appelle le mantra : une vibration qui peut reproduire un certain état de conscience (ou à l'autre bout, un certain état de la matière, mais c'est peut-être la même chose). Ce mantra est généralement composé d'une ou de plusieurs syllabes sanscrites. Mère a donc trouvé son mantra.

Dès le début de ce yoga du corps, elle avait bien vu le pouvoir répétitif de cette substance cellulaire et elle s'était dit que si elle pouvait engrener dans la matière un certain type de vibration — disons solaire, lumineux, expansif comme l'amour —, au lieu du type habituel, recroquevillé, sordide et pessimiste et mortel, alors peut-être aurait-on le pouvoir de donner à cette substance un nouveau principe de cohésion qui ne reposerait plus sur l'habitude mortelle mais sur une habitude divine. Au lieu d'enrouler la mort, il fallait que la cellule enroule la vie éternelle. Mère s'est donc mise à répéter un mantra, son mantra, celui qui évoquait pour elle l'amour suprême qui est la vie suprême. On commence par répéter le mantra, ou la vibration, avec sa tête ou sa mémoire mentale, et peu à peu, il descend tous les degrés de l'être : dans le cœur, dans les sensations, dans les mouvements et jusque dans la mémoire du corps. Et une fois qu'il est fixé dans le corps, alors il ne bouge plus : il répète cela aussi invariablement que « oh! le cancer, oh! la gravitation, oh! j'ai mal, oh !... » tous les petits oh ! qui font un corps habituel et mortel.

Le son a une puissance en soi, et en obligeant le corps à répéter un son, on l'oblige en même temps à recevoir la vibration. Mais il faut que les mots aient une vie en soi (je ne veux pas dire une signification intellectuelle, rien de ce genre, mais une vibration). Et sur le corps, l'effet est extraordinaire : ça se met à vibrer-vibrer-vibrer...

J'ai vu : le mantra a un effet d'organisation sur le subconscient, l'inconscient, la matière, les cellules du corps, tout cela — ça prend du temps, mais c'est par sa répétition, par son obstination que cela finit par agir. Cela a le même effet que les exercices quotidiens quand on travaille le piano, par exemple. On répète mécaniquement et ça finit par vous remplir les mains de

conscience — ça remplit le corps de conscience.

Alors on commence à comprendre quel pourrait être le nouveau principe de centralisation des cellules.

C'est comme si l'on était au seuil d'une réalisation formidable et qui dépend d'une chose toute petite.

Le mantra de Mère avait sept syllabes :

OM NAMO BHAGAVATÉ

Satprem : Le Mental des Cellules ; Chapitre 8